

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \(1er juin - 5 octobre \) Item](#)[202. Paris, Mercredi 26 juin 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

202. Paris, Mercredi 26 juin 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Affaire d'Orient](#), [Angoisse](#), [Discours du for intérieur](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Lecture](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Politique \(Turquie\)](#), [Progrès](#), [Récit](#), [Réseau social et politique](#), [Rêve](#)

Relations entre les lettres

Collection 1839 (1er juin - 5 octobre)

Ce document est une réponse à :

[201. Baden, Samedi 22 juin 1839, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1839-06-26

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Publication Inédit

Information générales

Langue Français

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

202 Paris. Mercredi 26 Juin 1839 8 heures

Je sors d'une nuit détestable. Je ne sais si je dois m'en prendre à l'orage qui a été violent. Mais je viens de passer quelques heures dans un mal aise et des rêves affreux. J'avais mes trois enfants près de moi, au milieu d'un déluge. L'eau montait, les soulevait de terre. Elle m'en a emporté un, puis deux. Je retenais ma fille Henriette de toute ma force. Elle me conjurait de la lâcher et de me sauver à la nage. J'ai souffert le supplice d'Ugolin. Je me suis réveillé couvert de sueur, criant, pleurant. Je revois encore. Mes mains se sont jointes avec désespoir. J'ai prié, j'ai supplié les trois Anges que j'ai depuis longtemps au Ciel, ou de me rendre ceux qui venaient de les rejoindre, ou de me prendre avec eux. Il y a une heure que je suis levé. Je suis dans mon cabinet. Je vous écris. Je souffre, je tremble encore. J'attends une lettre de mes enfants. Je l'aurai certainement. En attendant, je ne puis reprendre mon empire sur mon imagination sur mes nerfs. Quelle nuit ! Quelle horreur que la douleur dont le rêve est une telle torture ! Pardon de vous parler de la mienne. Mais vraiment, je souffre encore beaucoup. Je suis très ébranlé. J'attends mes lettres avec angoisse. Il me semble que je me rassure en vous parlant.

10 heures

Voilà une lettre de Pauline et de ma mère. Dieu soit loué ! Il n'y en a point de noyé. J'étais vraiment fou il y a deux heures, je ne voyais rien que ma pièce d'eau. Mes enfants tombés dans ma pièce d'eau. Il faut que je parle d'autre chose, car je retomberais. Que nous sommes de faibles créatures ! Et avec une telle faiblesse, toujours à la porte de tels dangers, de telles douleurs ! Une étourderie, un faux pas, une minute de négligence d'une bonne, rien, vraiment rien, entre nous et le supplice ! Et nous marchons, nous vivons nous dormons au bord de ces abymes ! Ah, nous sommes aussi légers que faibles. Nous oubliions tout, les maux passés, les maux possibles, les maux qui sont là peut-être là tout près ! Que nous sommes dignes de pitié ! Et quelle pitié que ce que nous sommes ! Il faut que je vous quitte encore. Je ne puis m'arracher à mon impression de cette nuit. J'aime pourtant bien votre grand papier, car j'ai aussi votre N°201.

Jeudi 27 7 h et demie

Les débats de la Chambre s'animent un peu. Le Cabinet avait eu avant-hier sur l'affaire du Mexique, une pitoyable séance. Les hésitations et les contradictions du Maréchal et de son avocat le Garde de sceaux, avaient soulevé le cœur. Hier sur l'Espagne, M. Passy et M. Dufaure est assez bien parlé. Je doute que le Roi soit content de ce qu'ils ont dit surtout M. Dufaure ; mais ils ont réussi. Pour qui les deux séances ont été bien mauvaises, c'est M. Molé. Défendre dans l'une par M. de Salvandy, sans le moindre effet, et dans l'autre, attaquant le cabinet actuel par M. de Chasseloup qui est resté seul, absolument seul. Tout le monde en a été frappé ! Demain ou après-demain, le débat sur l'Orient. Vous voyez les nouvelles. Les gens qui connaissent le pays ne croient pas que le Pacha dirige son effort sur Constantinople ; ce qui mettrait ses amis d'Europe dans l'embarras et les empêcherait de lui donner l'appui dont il a besoin. La guerre une fois engagée et

s'il bat les Turcs, il marchera plutôt de l'Ossoff à l'Elbe que du Sud au Nord et vers Bagdad que vers Constantinople. Conquérir l'héritage, c'est son grand but. Il y subordonnera toute sa conduite. Nos instructions partent pour notre flotte en Orient, analogues à celles de l'Angleterre.

Le procès commence aujourd'hui. Pendant son cours, le gouvernement s'attend à quelque nouvelle attaque. Ces gens-là l'annoncent très haut. Ce sont des sectaires de plus en plus isolés, et qui redoublent de rage à mesure que leur nombre diminue. Dans leurs réunions du matin et du soir ils mettent en avant les projets les plus frénétiques, l'incendie, l'assassinat. On est fort sur ses gardes. On a fait venir deux régiments de plus. Je doute fort d'un nouveau coup. Les Chefs des accusés refusent absolument de parler. Avant-hier le Chancelier pressait Martin. Bernard de questions. Celui-ci a dit au greffier : " Ne pourriez-vous pas faire taire ce grand Monsieur qui m'ennuie ? " Il faut que je vous quitte. J'ai ma toilette à faire Je vais déjeuner au Luxembourg avec Lady Jersey. Nous ne nous quitterons pas. Elle a voulu entendre la lecture du Chapitre des Mémoires de Mad. de Rémusat qui raconte la mort du Duc d'Enghien. M. de Rémusat l'a lu hier au soir chez Mad. Anisson. Elle part demain pour Londres. L'autre jour à dîner chez Madame Brignole, la Princesse de Ligne était là aussi. Madame Brignole ne savait trop à qui donner le pas. Elle a imaginé d'aller confier son embarras à Lady Jersey elle-même qui lui a répondu. " Il n'y a rien de plus simple. Je suis femme d'un lord d'Angleterre. Vous ne pouvez pas hésiter. " Je suis de son avis. L'aristocratie passe avant la noblesse. Adieu. Adieu. Votre grand papier a son mérite mais il est triste comme le petit du reste. Vous n'écrivez pas sur le verso. On n'a que la moitié de ce qu'on attend. Adieu encore.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 202. Paris, Mercredi 26 juin 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1839-06-26

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 20/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1722>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettreMercredi 26 juin 1839

Heure8 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationBaden

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

Paris - Vendredi 26 Juin 1839 555

8 heures.

à notre flotte en
Angleterre.

hui. Pendant son
dîner quelque
annoncent très
en plus isolé,
aussi que lues
l'union du matin
les projets les
assassinat. On est
venus depuis
d'un nouveau
ne absolument de
ce propos Martin:
a dit au gratin.
je a grande

de. J'ai une table
Luxembourg avec
pas. Elle a voulu
ay Mémorial de
la mort du dieu
la hir Sari, chy
am pour honorez.
me Brignole, la
aussi. Madame
ai donne le pas.
Son embarras,

U

Je sens d'une nuit atroce.
Je ne sais si j'en prendrai à l'orage
qui a été violent. Mais je viens de passer
quelques heures dans un mal aïe et des rires
affreux. J'avoir mes trois enfant près de moi,
au milieu d'un déluge. L'eau montait les
souterrains de toute. Elle m'a emporté un,
puis deux. Je retournai ma fille bouscule de toute
ma force. Elle me conjurait de la lâcher et de
me sauver à la nage. J'ai souffrir le supplice
d'Ugolin. Je me suis réveillé couvert de sueur,
étions, pleurant. Je revins encore. Mes mains
se sont jointes avec des espous. J'ai pris, j'ai
supplié les trois Anges que j'ai depuis longtemps
au lit, ou de me rendre ceux qui venaient
de les rejoindre, ou de me prendre avec eux.
Il y a une demi heure que je suis levé. Je
suis dans mon cabinet. Je vous écris. Je souffre,
je tremble encore. J'attends une lettre de mes
enfants. Je l'aurai certainement. En attendant,
j'ose peu reprendre mon empire sur mon
imagination, sur mes nerfs. Quelle nuit! Quelle

horrible que la douleur dans le cœur est une
telle torture ! Pardon de vous parler de la
mienne. Mais vraiment, je souffre encore
beaucoup. Je suis très dévoué. J'attends une
lettre, avec anxiété. Il me semble que je me
mesure en vous parlant.

Nathus.

Voilà une lettre de Pauline et de ma mère. Dieu
soit loué ! il n'y en a point de rouge. J'avois
vraiment cru il y en eut deux, je ne voyais
rien que ma p'tite sœur qui riait tomber
dans ma p'tite éau. Il faut que je parle
d'autre chose, car je retombais. Voilà nous
sommes de faibles créatures ! Et avec une
telle faiblesse, toujours à la porte de tels
danger, de telle douleur ! une étrudine,
un faux pas, une minute de négligence
d'une bonne, rien, vraiment rien autre nous
en le supplice ! Et nous marchons, nous
vivons, nous dormons au bord de ce abysme !
Ah, nous sommes aussi légers que faibles.
Nous oublions tous les maux passés, les
maux possibles, les maux qui sont là peut-être
là, tout près ! Que nous sommes dignes de
pitie ! Et quelle pitie que ce que nous sommes !

Il faut que je vous quitte encore. Je

me suis mis
J'aime pour
j'ai aussi va

Le débat, i
cabines avait
une pitoyable
du Maréchal
avoient choisis
à M. Dufaure.
Le Roi voit à
M. Dufaure ; n
l'autre, mal à
Dufaure éau,
moindre effet
actuel par l'
absolument

Démo.
Vous voyez à
le pays où il
offre sur la
amis d'Europe
de lui donner
une foi engagée
plusôt de l'
et vice Baga
l'héritage, con
toutefois co

er est mo
de la
meilleur
Mardi mat
que je me
ma mère. Dim
l'atelier
ne voyage
tomber
je parle
Ils nous
avec une
le de tel
l'ordre,
légance
entre nous
,, nous
a, abysme !
faibles.
, les
là peut-être plusôt de l'Ottoman l'effet que du Sud au Nord
digner de
en vers Bagdad que vers Constantinople. Conquise
nous sommes ! l'héritier, c'est son grand but. Il y subordonnera
encore. Le

me suis arraché à mon impression de cette nuit.
J'aime pourtant bien votre grand papier, car
j'ai aussi votre N° 201.

Lundi 27 - 7h ce dimanche.

Le débat de la Chambre s'anima un peu. Le cabinet avait en effet hésité, sur l'affaire du Mexique, une pitoyable hésitation. Le hésitation et le contradicteur du Maréchal et de son avocat, le Sartorius, avaient touché le cœur. Mais, sur l'Espagne, M. Passy et M. Dufaure ont assez bien parlé. Je crois que le Roi doit continuer de ce qu'il fait. Surtout M. Dufaure ; mais, ils ont raison. Pour qui le coup d'Anvar ait été bien mauvais, c'est Mr. Molé. Défendu dans l'ime par M. de Salvandy, sans le moindre effet, et dans l'autre, attaqué par le cabinet actuel par M. de Chassilley qui est tout à fait, absolument tout. Tous le monde en a été frappé.

Demain ou après demain, le débat sur l'Orne. Vous voyez les nouvelles. Les gens qui connaissent le pays ne croient pas que le Pacha dirige son offre sur Constantinople ; ce qui mettrait ses amis d'Europe dans l'embarras, et les empêcherait de lui donner l'appui dont il a besoin. La guerre une fois engagée, et si l'Est bat la Turc, il marchera là peut-être plusôt de l'Ottoman l'effet que du Sud au Nord, digner de en vers Bagdad que vers Constantinople. Conquise nous sommes ! l'héritier, c'est son grand but. Il y subordonnera toute sa conduite.

27

Des instructions partout pour notre flotte en
Orient, analogues à celle, telles Anglaises.

Le procès commence aujourd'hui. Pendant son
cours, le gouvernement s'attend à quelque
nouvelle attaque. Ce que là s'annoncent très
haut. Le conseil des Sénateurs le plus ou plus isolé,
ce qui redouble de rage à mesure que leur
nombre diminue. Dans leurs réunions du matin
et du soir, ils mettent en avant les projets les
plus� mortifiques, l'incendie, l'assassinat. On est
fort sur ces gants. On a fait venir deux
régiments de plus. Je doute fort d'un nouveau
coup. Le chef des accusés refuse absolument de
parler. Avant lui, le Chancelier pressent M. Martin
Bernard de questionner. Cela-ci a dit au greffier:
« Ne pourrez-vous pas faire faire à grand
Mamier qui m'assiste ? »

Il faut que je vous quitte. J'ai une toilette
à faire. Je vais déjeuner au Luxembourg avec
Lady Jersey. Mais, on nous quitte, pas. Elle a voulu
entendre la lecture du chapitre des Mémoires de
Madame de Sévigné qui raconte la mort du duc
d'Englefield. On va de Thénemont à la huitaine, chez
Madame de Sévigné. Elle paraît demain dans Londres.
L'autre jour, à dîner chez Madame Brignole, la
Princesse de Ligne était là aussi. Madame
Brignole ne savait trop à qui donner le pas.
Elle a imaginé d'aller confier son embarras,

I. me faire si
qui a été n
quelque chose
affreux. J'av
au militaire d
Soutenait de
peut être. Je
ma force. Elle
me sauver à
d'Hugolin. Je
étais, pleur
de force j'ap
Supplié les
au Col, où
de les rejoindre
Il y a une
J'en fais m
je tremble et
l'enfants. Je
j'étais puis n
l'imagination

à Lady Jersey elle-même qui lui a répondu : « Il
m'a rien de plus simple. Je suis femme d'un
Pair d'Angleterre. Vous ne pouvez pas hésiter.
Je suis de son avis. L'aristocratie passe avant
la noblesse.

Adieu. Adieu. Votre grand-père a été mérité,
mais il est traître, comme le petit du conte. Vous
n'avez pas sur le cœur. On sait que la moitié
de ce qu'on attend. Adieu monsieur.

